

Pattes de mouche

Geneviève Porter

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

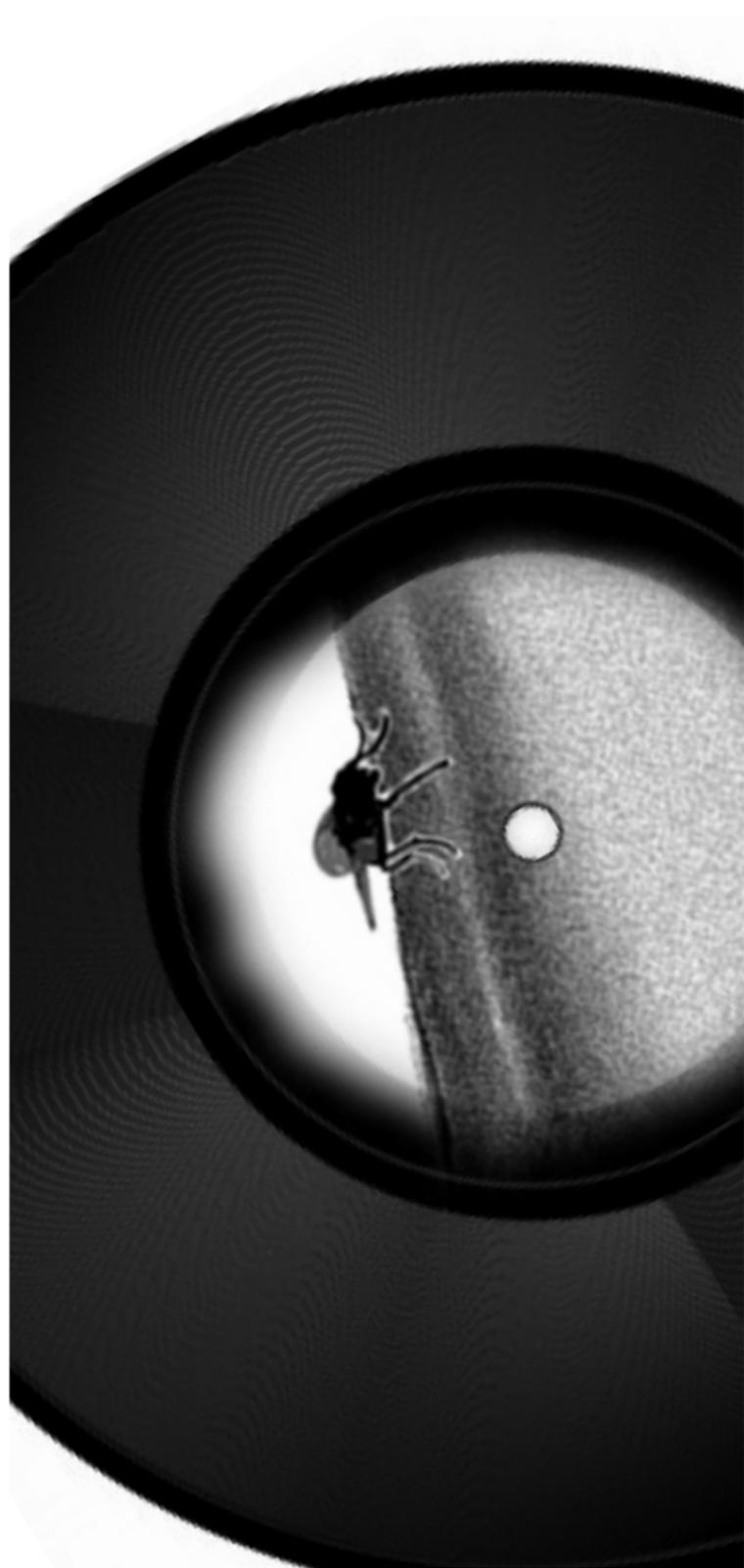
0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Porter, G. (2012). Pattes de mouche. *Moebius*, (133), 36–39.



GENEVIÈVE PORTER

Pattes de mouche

Je viens de m'éveiller. Je sens la chaleur de tes seins contre mon dos. Le lit fleure ton parfum de vanille. Les poussières lévitent sur les rayons de soleil qui se glissent entre les lattes du store. Une mouche bourdonne au plafond. Tes doigts sur mon ventre s'égarerent entre les frisottis de mes poils. J'évoque ton corps collé au mien. Je visualise tes longues jambes brunes, imbriquées dans les miennes si pâles, si laides. Je pleurerais de ce ventre tellement doux épousant mes reins. Que me trouves-tu enfin? Je suis si ordinaire et mon verbe si imparfait :

En ce matin ensoleillé
Je voudrais être poète
Pour faire la fête
À ta chair ensommeillée.

Mais je ne suis que moi, un apprenti poète au corps inachevé. Je n'arrive pas encore à exprimer la musique que j'entends dans ma tête.

Ta main quitte mon ventre, ton pubis fuit mes fesses. Tu entraînes les draps dans le mouvement qui te retourne sur le dos. Tu t'éloignes et je désespère. Je suis orphelin de tes cuisses voluptueuses, de tes seins piriformes, de tes bouches d'ogresse. Je voudrais te retenir mais j'ignore les mots qui rappellent.

Alors, je m'étire en geignant et me tourne vers toi. Je contemple ton corps épanoui. Tu gis nue, vulnérable. Le vrombissement de la mouche se fait plus sonore. La bestiole frôle mon nez, s'y attarde un peu. Je voudrais tuer l'intruse. Je cherche, du coin de l'œil, quelque objet

pour l'achever, si elle daigne se poser. Je vois la mouche s'aventurer là où n'ose plus aller mon corps, trahi par la lumière impitoyable du jour.

La mouche caparaçonnée de noir pose ses pattes sur ta cuisse offerte. Elle se tait. Elle chemine vers ton lieu secret. Je m'apprête à la chasser, mais voilà que tu ris... Et je suspends mon geste. Je reconnais le rire qui, cette nuit, me rendait fou de bonheur quand mes doigts se faisaient plumes pour chatouiller ta peau. Je te contemple. Mais toi, tu gardes les yeux clos pour retenir quelque rêve plaisant. Tu lèves une main paresseuse pour déloger ces pattes importunes dont tu prêtes la légèreté à mes doigts. Plus de doigts! La mouche a levé les pattes. Elle revient se poser un peu plus haut. Tu l'écartes, elle revient, tu ris, elle grésille. Près de toi, je suis paralysé de trac, éperdu d'amour. Ta main s'agite gracieusement.

Tu diriges d'une main distraite
Le ballet bourdonnant
D'une mouche indiscreète.

Tu chuchotes à la mouche que tu imagines être moi : « Arrête, je veux rêver encore un peu. » Si je le pouvais, j'effacerais mon corps anguleux et maladroit. Mais, se moquant de mon humeur chagrine, le désir m'emporte. Mes doigts se font pattes de mouche pour écrire ma passion sur ta cuisse alanguie.

Dérangée par la compétition, la mouche s'en va buter contre le carreau. Encore et encore, obstinément.

Je te regarde, mais tu t'es rendormie et je reste seul avec ma soif de toi.

Inassouvi.

Et je resterai toujours jaloux
De l'exploit de cette mouche écervelée
S'obstinant à frôler le corps si doux
D'où ton sommeil m'a exilé.

Note

Nouvelle et poésie inspirées par «The Fly», Cohen, Leonard (1956), *Let Us Compare Mythologies*, McGill Poetry Series Number One, Contact Press, Toronto.

Dans sa cuirasse noire,
la mouche arpentait l'étendue
des cuisses ensommeillées de Freia,
indifférente à la main languissante
qui s'agitait distraitemment
pour arrêter sa manœuvre.

Et cela a gâché ma journée –
que cette mouche qui jamais n'avait envisagé
de la charmer ou de lui plaire
puisse arpenter si hardiment cette contrée
où j'aurais tant voulu
coucher mes genoux tremblants

(traduction libre, Geneviève Porter, janvier 2010)